

**EUROPE**

*revue mensuelle*

Décembre 1967

**littérature  
catalane**



## EUROPE

Revue Mensuelle

## SOMMAIRE

Jordi PERE CERDA	<i>Connaitre la Catalogne</i> .....	3
Joan FUSTER	<i>Nationalisme et « nationisme »</i> .....	12
Lluís SALA-MOLINS	<i>Au commencement, Raymond Lulle</i>	16
Joaquim MOLAS	<i>La littérature catalane et la guerre civile</i> .....	26
Enric SIO	<i>La pensée catalane d'après guerre</i>	31
Francesc VALLVERDU	<i>L'édition catalane actuelle</i> .....	38
* * *		
Jordi PERE CERDA	<i>Sur l'essai de Castellet et Molas</i> ...	46
J.-M. CASTELLET et Joaquim MOLAS	<i>Poésie catalane du XX<sup>e</sup> siècle</i> ...	49
POÈMES DE : Josep CARNER, Josep Sebastia PONS, Ventura GASSOL, J.-V. FOIX, Pere QUART, Salvador ESPRIU, Jordi-Pere CERDA, Gabriel FERRATER, Xavier AMOROS, A. ESTELLES, Blai BONET, Vicent ANDRES, Francesc VALLVERDU, Miquel BAUÇA .....		
		67
* * *		
Joan-Lluís MARFANY	<i>Le roman, le conte et la nouvelle</i>	93
Joan PUIG I FERRATER	<i>L'Exil</i> .....	103
Llorenç VILLALONGA	<i>Un quartier vénérable</i> .....	110
Josep PLA	<i>Souvenirs d'enfance</i> .....	115
Vicenç RIERA LLORCA	<i>Le Pucho</i> .....	123
Merce RODOREDÀ	<i>La pauvreté</i> .....	127
Pere CALDERS	<i>Brosse</i> .....	132
Manuel de PEDROLO	<i>Les Catalans partout</i> .....	135
Josep Maria ESPINAS	<i>L'écrivain catalan</i> .....	136
Pere VERDAGUER	<i>Nous sommes tous semblables</i> .....	141
Ricard SALVAT	<i>Le chronomobile</i> .....	149
Baltasar PORCEL	<i>Un Catalan en Allemagne</i> .....	160
Louis SIMON	<i>Au café</i> .....	166
	<i>Han Ryner, Catalan</i> .....	171

\* \* \*

(Suite du Sommaire au verso.)

à l'étalon métrique, de révéler qu'il était Catalan aux bandits valenciens qui l'avaient fait prisonnier, pour que jouât aussitôt cet instinct de solidarité dont Fuster dans son article nous dit que si le terme de nationalisme ne peut lui convenir il faut bien inventer celui de nationisme qu'il a retrouvé dans un texte du début du 17<sup>e</sup> siècle. Il me faut terminer cette énumération, dont je sais qu'elle est merveilleusement simpliste, par une observation paradoxale: le Catalan est sentimental. Un sentimentalisme d'une ingénuité si totale qu'elle l'élève au rang de force. On l'a relevé pour leur folklore chanté; leur histoire le confirme. Eugène Dabit, qui fut à Majorque le précurseur des millions de touristes qui déferlent chaque été le long des plages catalanes, l'avait dit aussi, à une époque heureuse où le voyageur pensait à s'intégrer au monde qu'il visitait; condition nécessaire, peut-être, pour dépasser le rôle d'un simple distributeur de devises. Dabit pressent dans l'île ces cimetières sous la lune qui vont peu après sa mort faire de Majorque et de toute l'Espagne l'immense charnier non encore déblayé aujourd'hui, sur lequel se promènent de bonnes consciences...

Que l'on me permette de dédier ce numéro à la mémoire des réfugiés qui dans la Résistance ont été parmi les meilleurs et les plus courageux.

Jordi PERE CERDA.

## NATIONALISME ET « NATIONISME »

Ces savoureuses pages critiques sont extraites du *Dictionnaire pour oisifs* de Joan Fuster. Cet essayiste est né à Sueca en 1921. Parmi ses œuvres: *Nous les Valenciens* (1962), *Présentation de Salvador Espriu, Biographie de Raimon*.

Le dictionnaire Marià Aguilo enregistre un vocable que nous pouvons appeler précurseur, il s'agit de Nationisme. Don Marià l'explique d'une phrase tirée d'un petit livre: *Lumen Domus*, texte qui m'est inconnu et que je ne puis situer qu'approximativement. Sans doute nos érudits connaissent-ils le

« *Lumen Domus* » et il est probable que si je recherchais moi-même dans ma bibliothèque, je finirais par trouver une définition quelconque glissée dans une quelconque monographie insoupçonnée; je ne sais et tel n'est pas présentement mon but.

Le petit fragment de *Lumen Domus* reporté par Marià Aguilo dit: « Si les frères prêcheurs de Catalogne osent se plaindre et discourir, avec le zèle dû, des choses de leur nation, ils sont aussitôt traités de nationalistes et de bandoliers (bandits, hommes de bande) ». Une précision préalable: bandolier veut dire ici partial, n'exagérons rien. Par l'accent, par le ton clérical privatif de la citation, nous pouvons pour le moins, la situer avant le 19<sup>e</sup>. Cela est évident; je n'ai donc nul besoin de quitter ma chaise et de consulter des livres à l'appui. Même en situant le texte au dix-huitième le mot nationaliste apparaît d'une extrême précocité; nationisme équivaut dans son approximation à nationaliste. La particularité notable, le trait à souligner c'est donc que les Catalans semblent accusés d'être nationalistes bien avant l'apparition du nationalisme sur la carte idéologique de l'Europe. Le fait que le « *Lumen Domus* » restreigne son allusion au domaine de l'Ordre Dominicain n'empêche que c'est en tant que Catalans qu'il leur est appliqué.

Voici donc qu'en langue catalane, ce mot, dérivé de nation, dont le suffixe est assez significatif, anticipe sur les autres langues européennes. Je ne puis évidemment garantir l'assertion, mais si on me démontrait le contraire, cela m'étonnerait. Car tout bien pesé peu de peuples en Europe se trouvaient à ce moment-là, en condition de devenir nationalistes; alors qu'apparemment le nôtre l'était avant que le nationalisme ne surgît en tant que doctrine et action des débuts du dix-neuvième. Sur ce point nous sommes en avance. Depuis la fin du Moyen Âge nous sommes un peuple providentiellement — excusez l'adverbe — prédestiné à une espèce de vocation — nationiste — implacable. Le bon frère qui écrivait ces lignes du *Lumen Domus* le rapportait d'une manière obscure et instinctive.

Il nous faut à présent délibérer du terme nationalisme — je veux dire nationisme — dans une optique volontairement irrespectueuse et anachronique. Le réduire en premier lieu à son acception première, celle que lui signifiait réellement le dominicain: oser se plaindre, et parler avec le zèle dû, des pertinences de sa propre nation. D'une part donc: oser se plaindre, de l'autre: se montrer zélé, c'est-à-dire jusqu'à trop de zèle. Tout nationalisme se comprend entre lamentation et revendication. Au fond de tout patriotisme de quelque patrie que ce soit existe une suspicion vigilante face aux patries voisines. Il n'y aurait pas de patriotes s'ils n'avaient à s'affronter à d'autres patriotes rivaux. Peut-être l'usage que nous faisons du mot nationalisme nous permet-il de penser qu'il s'agit d'une forme de patriotisme spécial, un patriotisme vexé et par cela même plus agressif. Vexé, il se plaint, et le zèle

qui l'accompagne se transforme en explosion agressive. Il faut donc croire que déjà à cette époque notre peuple avait des motifs naturels et dramatiques qui le portaient à pratiquer la lamentation et à formuler des revendications, pour la défense de ceux de leur nation, en tout cas plus de motifs que tous les autres peuples qui l'entouraient alors.

Une simple réflexion, un léger examen de tout ce que nous appelons peuples dans l'Europe postérieure au 15<sup>e</sup> siècle le justifierait. Entre ce siècle-là et celui de Napoléon qui verra l'explosion des nationalismes européens, les différents peuples de l'Europe se répartissent en deux sortes: les uns comblés, complets ou en voie d'accomplir leur destin normal de peuple, les autres frustrés, certains à un degré presque total, en conséquence incomplets et inaccomplis.

On peut dire par exemple que la France est un peuple comblé alors que les pays occitans sont un peuple frustré. Jusqu'à la veille du romantisme, les peuples ascendants consolident leur personnalité et par leur dynamisme implantent leur hégémonie parmi les peuples de leur entourage qui n'avaient pas atteint la maturité collective. Quand le nationalisme, le vrai — prend son vol et exalte la société européenne, l'Europe entre dans une phase nouvelle de conscience politique et nous avec. Mais nous, avant cela, avant la flambée authentique des nationalismes du dix-neuvième n'étions ni peuple comblé ni peuple frustré. Il saute aux yeux que nous n'étions pas parmi les peuples comblés; le dernier des Trastamares, consciemment ou non, coupait aux pays catalans le chemin de leur plénitude en les enserrant dans une orbite étrangère; d'autre part nous n'étions pas non plus un peuple frustré, la communauté n'étant pas détruite ni éteinte.

Nos historiens confèrent l'étiquette de Décadence à la période ouverte par les Trastamares, et l'arrêtent au vers d'Arribau, à l'aube de notre Renaissance (1883). La chose est trop complexe pour la résumer en quelques lignes expéditives; il faut bien dire que l'on trouve à cette époque certaines démissions fondamentales, dans le domaine linguistique, dans la soumission au mythe de la royauté espagnole, et dans d'autres attitudes défaitistes. De toute façon, on ne peut pas dire que nous nous effaçions en tant que peuple, tout au moins dans des proportions semblables à celles des pays occitans que je mentionnais tout à l'heure. Nous n'étions pas comblés; nous ne nous sentions pas frustrés.

Ces dernières années, l'historiographie catalane a revalorisé le 18<sup>e</sup> siècle autochtone, elle y a découvert des énergies morales et matérielles, que voilait le trope simpliste de Décadence, et qui sont à l'origine du grand mouvement du siècle suivant. L'image d'un dix-huitième « bourbonisé », atone, et divisé entre déroute et défection, en ressort corrigée par une contrepartie importante que représente le mouvement de l'économie et de l'esprit. Encore faudrait-il rappeler les Germanies, — le

soulèvement de 1640 et la guerre de succession qui sont, parmi d'autres, des spasmes de vitalité. Mille incidents de la vie quotidienne, rapportés dans les livres et documents, prouvent, de manière intermittente peut-être, que les Catalans de ce siècle ne se résignaient nullement à mourir complètement en tant que peuple. C'est assurément cette résistance instinctive, cette réserve de possibilités qui les rendaient nationalistes. Un peuple comblé ne sent pas la nécessité de l'être; un peuple frustré non plus; l'un parce qu'il n'a rien à revendiquer et aucune raison de se lamenter, l'autre parce que trop affaibli pour en avoir conscience.

Le patriotisme des peuples forts et en bonne santé se nourrit d'orgueil et de souvenirs héroïques; si on les voit polémiquer, c'est de toute façon avec un autre peuple fort, dans un tutoiement d'égal à égal; ce que prouve clairement la suite de guerres internationales des 16<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles; lutte entre monarchies nationales qui incarnent la force expansive des peuples comblés. Vainqueurs ou vaincus, il ne s'agit que d'arrogance et cela n'a rien à voir avec le nationalisme — qui selon le dominicain du Lumen Domus distinguait les Catalans de l'époque par la plainte et le zèle. Certaines pages de Quevedo contre les Français en sont un bon exemple. Quant aux peuples endormis dans leur frustration, leur patriotisme ne peut se concevoir qu'à l'échelon municipal.

Les Catalans, se différenciant des uns et des autres, étaient déjà en condition de devenir nationalistes, avec une facilité quasi prémonitoire. Nous pouvons assez bien imaginer ce qui a pu provoquer le commentaire du Lumen Domus, quelque dispute de moines de diverses nations au cours de laquelle nos braves pays se firent remarquer par leur jerveur dans l'autodéfense des questions d'amour-propre national. Une telle scène, un tel commentaire étaient prévisibles dans quelque domaine que ce fût où les Catalans auraient eu à se confronter aux représentants d'un autre peuple. L'étranger qui assistait à ces explosions de particularisme ne pouvait que les admirer; sans doute lui semblaient-elles excessives. D'où la qualification de bandolers (sectaires), et sur le terrain de la nation: nationalistes.

Les Catalans de la Décadence ressentaient douloureusement leur situation dans la mesure où ils se croyaient assez de force pour s'assurer une place honorable entre les peuples élus. Cette croyance ne s'ajustait peut-être pas à la réalité, mais elle n'était pas arbitraire en tout, leur réaction nationaliste nous semble donc explicable et même fatale: c'était un nationalisme avant la lettre.

A vrai dire je ne sais pas si le nationalisme représentait la meilleure préparation pour atteindre au siècle suivant l'explosion nationaliste. Tout bien compté et débattu il semble que le catalanisme politique n'ait jamais fait preuve du nerf, de la ténacité, de l'emballement des nationalismes; il fait l'effet d'en être

*resté toujours au stade nationaliste. La prémonition comprise dans le terme n'arriva jamais à maturation. Je ne puis analyser ici les nombreuses et contradictoires répercussions du nationalisme en Europe. Il est indiscutable qu'il y avait chez nous des circonstances propices, hypothétiquement propices, à la flambée nationaliste. Cette idée de notre normalité en tant que peuple aurait pu se convertir en une action, d'autant plus vigoureuse que la perspective d'un résultat complet était plus ardu. Mais le nationalisme catalan — quoique en fassent douter les parades spectaculaires de ses antagonistes — n'a jamais été un nationalisme virulent et résolu.*

*Il nous reste, ah cela oui! la vocation nationaliste. Et c'est bien l'adversité qui nous y pousse et nous y oblige. J'ajoute: c'est une vocation que nous n'arrivons pas à satisfaire. Comme les bons frères du Lumen Domus nous nous plaignons, nous parlons avec le zèle dû de ce qui cause nos problèmes privés, mais nous ne dépassons pas ce stade. Le nationalisme serait justement le pas suivant, mené avec décision et une certaine exaspération. Je ne dirai pas qu'il ne se soit trouvé des nationalistes parmi nous, dans le principal surtout, quelques-uns en pays valencien, bien peu dans les Iles, deux ou trois au-delà des Pyrénées; numériquement, peu de chose. Le nationalisme par contre est un sentiment diffus et constant partout dans nos terres. Je n'ai rien à lui reprocher, les faits sont les faits et j'en reste profondément respectueux. Mais qu'on me pardonne si j'y vois un signe parfait d'anachronisme. Etre nationaliste était une conduite logique, explicable aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles; ce ne l'était pas autant au dix-neuvième. Etre nationaliste de nos jours est également un anachronisme, c'est évident. Et cependant il est évident aussi que certains peuples ne peuvent, encore de nos jours, être que cela; c'est absurde. Eh oui, tristement absurde!*

Joan FUSTER.

(Traduit du catalan par Antoine Cayrol.)

## AU COMMENCEMENT, RAYMOND LULLE

*Sur le cercueil et sur la pierre d'amour les damoiseaux écrivirent cette épitaphe:*

*Ci-gît l'ami, mort pour son aimé et par amour... L'ami, qui a été un courageux batailleur par amour et qui a aimé*